

Compromis pompier

World Trade Center d'Oliver Stone

Nicolas Gendron

Volume 24, Number 4, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2006). Review of [Compromis pompier / *World Trade Center* d'Oliver Stone]. *Ciné-Bulles*, 24(4), 57–58.

La Vie secrète des mots
d'Isabel Coixet

Les silences obligés

STÉPHANE DEFOY

Chacun porte son handicap. Hanna (Sarah Polley) est sourde et doit faire usage d'un appareil auditif pour entendre. Josef (Tim Robbins) est momentanément aveugle à la suite d'un grave accident sur une plateforme de forage. Sa condition physique précaire ne lui permettant pas d'être ramené sur la terre ferme, il est cloîtré dans sa chambre et prisonnier de son lieu de travail déserté par ses collègues, faute de reprise des activités. Hanna se fait embaucher comme infirmière afin de prodiguer les premiers soins à ce patient gravement blessé. Rencontre entre deux écorchés vifs.

D'entrée de jeu, Isabel Coixet situe l'action sur une plateforme pétrolière frappée par une importante explosion, ce qui n'est pas sans rappeler **Breaking the Waves** de Lars von Trier. Contrairement au cinéaste danois, Coixet tire le maximum de ce lieu coupé du monde afin de tisser des liens entre les deux personnages. On comprend rapidement que ce huis clos sera l'occasion pour les protagonistes de raconter, après bien des hésitations, leur passé douloureux. Auparavant, chacun devra appivoiser l'autre pour finalement ouvrir l'entrée de sa forteresse, lieu où les vérités troublantes ne manquent pas. Tour à tour, les murs vont s'écrouler, révélant des blessures à peine cicatrisées. Décidément, la réalisatrice catalane se spécialise dans l'art de dépeindre des individus aux prises avec des secrets inavouables ou de graves dilemmes moraux. Dans son long métrage précédent, **Ma vie sans moi**, elle évoquait les derniers mois d'une femme atteinte d'un cancer, une œuvre déchirante. Avec

La Vie secrète des mots, elle présente un drame poignant qui évite les recettes éprouvées du larmoiement facile.

La cinéaste s'affaire à capter le rapprochement qui s'exerce, par petites touches, entre la serviable infirmière et son patient volubile. Pour ce faire, elle cadre magnifiquement les visages des deux héros afin de nous révéler leur fragilité. Les gros plans se multiplient pour nous faire partager leur condition d'âmes en détresse. L'excellent Tim Robbins (**Mystic River**, **Human Nature**), presque toujours immobilisé dans un lit, nous fait partager avec la même intensité ses déchirements moraux et ses blessures physiques. Ses discours ne manquent d'ailleurs jamais d'humour, ni d'authenticité, tout en soulignant délicatement la gravité de la situation. Les quelques anecdotes qu'il déballe, pour notre plus grand plaisir et celui de sa soignante, relèvent avec subtilité le désarroi de son personnage. Pour lui donner la réplique, la prodigieuse Sarah Polley offre une des plus puissantes performances de sa carrière. Volontairement butée dans son silence et cultivant le mystère jusqu'à la révélation finale, elle semble toujours sur le point de s'effondrer, mais chaque fois elle revient plus forte. Sa prestation donne au film toute la densité nécessaire à ce troublant face-à-face. En une seule scène, elle livre sans retenue de douloureux souvenirs cachés et nous arrache littéralement le cœur.

Ne serait-ce que pour cet instant d'une incalculable intensité dramatique, on pardonne à la réalisatrice quelques maladresses, comme celle de prolonger inutilement le récit ainsi que le saupoudrage de personnages secondaires, des solitaires marginaux au profil attachant. Néanmoins, **La Vie secrète des mots** gagne son pari d'englober dans un drame intimiste les horreurs des guerres oubliées, car il faut saluer le cran de Coixet de traiter sans détour dans le dernier tiers du long métrage d'un événement tragique qui ne suscite aujourd'hui que peu d'intérêt : le con-

flit en ex-Yougoslavie et les désastreuses conséquences sur sa population. En ce sens, **La Vie secrète des mots** n'hésite pas à s'attaquer à la souffrance des victimes de conflits armés et aux silences qui deviennent souvent leur prison. ■

La Vie secrète des mots

35 mm / coul. / 112 min / 2006 / fict. / Espagne-États-Unis

Réal. et scén. : Isabel Coixet
Image : Jean-Claude Larrieu
Mont. : Irène Bleucia
Prod. : El Deseo Films
Dist. : Métropole Films
Int. : Sarah Polley, Tim Robbins, Javier Camara, Steven Mackintosh

World Trade Center
d'Oliver Stone

Compromis pompiers

NICOLAS GENDRON

Cinq ans déjà que les tours jumelles du World Trade Center ont disparu du paysage new-yorkais. Et seul le Britannique Paul Greengrass avait osé jusqu'ici, avec son éloquent **United 93**, aborder sur grand écran un sujet jugé pratiquement intouchable par Hollywood, qui marche sur des œufs pour ne pas mortifier l'opinion publique. Le cinéaste Oliver Stone est le deuxième courageux en lice et, si l'annonce de son projet a fait sourcilier les tenants de la droite, son film se révèle pratiquement apolitique, si ce n'est dans son apologie mielleuse des valeurs américaines. Après les déboires de son dernier film, **Alexander**, auprès de la censure, on est en droit de se demander si Stone n'a pas pris goût aux compromis.

« L'intrigue » de **World Trade Center** n'a rien de palpitante, puisque tirée d'un fait héroïque notoire lié aux événements du



World Trade Center

11 septembre 2001 : deux pompiers dépêchés en toute urgence sur les lieux se retrouvent coincés dans les décombres et seront parmi les derniers à en ressortir vivants. L'intérêt du film se trouve donc dans la façon de raconter cette histoire. Un mardi de septembre, il fait 18 °C sur la Grosse Pomme, qui s'active peu à peu, telle une fourmilière. Cette ébullition matinale est illustrée par une succession rapide de plans larges et variés, comme quoi cette journée n'a rien de particulier. Quand l'empire américain vacille un peu avant 9 h, il n'y a que l'ombre d'un avion pour évoquer le choc. Lui répondent en écho des images télévisées à la facture improvisée, seuls remparts du moment contre l'ignorance. Noir et vertige. Produite en studio et à l'aide d'effets numériques, la reconstitution des deux tours est stupéfiante. Les feuilles qui tombent du ciel par centaines, les policiers qui serrent les lèvres d'effroi à la vue d'un suicide, la panique qui se propage furieusement, le World Trade Center s'écroulant tel un château de cartes; des souterrains aux prises de vue aériennes, le panorama de la tragédie est on ne peut plus confondant. Si Stone justi-

fie mieux ses silences que ses ralentis, il excelle toutefois à représenter l'état du monde en un tournemain. La planète entière semble rivée à son téléviseur ou collée à son poste de radio. La machine à rumeurs s'emballer elle aussi : le Pentagone volatilisé, Israël atomisé, l'Apocalypse? Retour en épilogue des plans larges du début, cette fois-ci marqués par une ville ravagée et des murs placardés d'avis de recherche.

Puis le pire survient (on parle de cinéma, entendons-nous bien), et la mécanique déraile gravement dès qu'il est question de sentiments. La famille, l'héroïsme, la foi et le patriotisme — quoi d'autre? — sont glorifiés comme autant de poncifs, avec la subtilité d'un éléphant, un piège brillamment désamorcé dans **United 93**. Quoi de plus émouvant, n'est-ce pas, que de voir un papa se lever aux aurores et border ses enfants, lorsqu'on sait pertinemment qu'il part risquer sa vie au nom de son pays? Les pompiers n'ont guère le temps de nous être familiers que les voilà déjà enterrés sous les gravats, à parler du temps qui passe et de leur marmaille, à

vouloir se faire de la douleur une amie pour vaincre l'épreuve. Cet hommage tronqué et précipité est en fait si mince que les victimes récoltent plus de sympathie que les deux héros anonymes. Sur une partition musicale larmoyante, des femmes éplorées, des retours en arrière à l'eau de rose et un ancien marine appelé en renfort par Dieu viennent compléter ce tableau désincarné qui souffre des atermoiements de son réalisateur trop prudent. Critique acéré de l'histoire états-unienne, observateur excessif d'une société déboussolée (voir **Natural Born Killers**), Oliver Stone aboutit ici tristement dans la zone la plus consensuelle de l'excès. ■

World Trade Center

35 mm / coul. / 129 min / 2006 / fict. / États-Unis

Réal. : Oliver Stone
 Scén. : Andrea Berloff
 Image : Seamus McGarvey
 Mus. : Craig Armstrong
 Mont. : David Brenner et Julie Monroe
 Prod. : Moritz Borman, Debra Hill, Michael Shamberg, Stacey Sher et Oliver Stone
 Dist. : Paramount
 Int. : Nicolas Cage, Michael Peña, Jay Hernandez, Maria Bello, Maggie Gyllenhaal, Michael Shannon